

Arendt, Condition de l'homme moderne

Doit-on, avec Arendt, se méfier des machines ?

Éléments de correction



Explication du texte

Ce texte a pour thème l'évolution technique et aborde la question de la différence entre l'outil et la machine. Selon Arendt, cette différence apparaît dans le fait même de poser une question à propos de la machine qu'on n'avait pas eu l'idée de poser à propos de l'outil : est-ce à la machine de s'adapter à l'homme ou à celui-ci de s'adapter à la machine ? Pour l'auteur, cette question, en tant que telle, n'est pas intéressante et l'on ne doit pas y apporter de réponse. En revanche, le fait qu'on la pose révèle une différence fondamentale qui constitue la thèse de l'extrait présenté : durant le processus de fabrication, l'opérateur est entièrement au service de la machine alors que l'outil, lui, demeure au service de l'ouvrier. En arrière-plan de cette observation, nous voyons apparaître une différence de relation fondamentale de l'homme à la technique selon qu'il s'agit de machine ou d'outils. Partant, ce texte nous invite donc à caractériser l'outil par rapport à la machine et à repérer une rupture dans l'évolution technique puisque l'une n'apparaît plus seulement comme l'amplification de l'autre (la machine n'est pas seulement un outil plus performant) mais un objet d'une autre nature, ayant des implications anthropologiques très différentes.

Pour la commodité de l'explication, le texte peut être divisé en deux parties. Dans la première (du début jusqu'à « *se poser* »), Arendt rappelle les termes d'un débat à propos de la machine dont elle réfute la pertinence mais dont elle interprète l'existence comme le signe d'une différence importante entre la machine et l'outil. Dans la seconde (« *On ne s'était jamais demandé* » jusqu'à la fin), l'auteur affirme que, tandis qu'avec l'outil, l'homme reste le maître dans la relation qu'il entretient avec les moyens techniques qu'il utilise, dans le cas de la machine, il en va tout autrement. L'homme est obligé de se mettre à son service, il est tout entier mobilisé par et pour le fonctionnement de la machine.

Dans la première partie, la discussion consiste à savoir si c'est à la machine à s'adapter à l'homme ou l'inverse. Arendt ne veut pas entrer dans une discussion concernant la machine qu'elle disqualifie d'emblée : elle serait sans fin et stérile (autrement dit, sans intérêt car sans issue). Cette discussion consiste à savoir si c'est à la machine à s'adapter à l'homme ou l'inverse. Pourquoi cette question se pose-t-elle et pourquoi Arendt la trouve-t-elle sans fondement ?

La machine représente un moyen de production et de fabrication beaucoup plus performant que l'outil. Automatisée en grande partie, elle utilise des sources d'énergie beaucoup plus puissantes que la seule force humaine. Elle autorise donc des gains de productivité et d'efficacité considérables. Une machine peut fonctionner jour et nuit alors que l'utilisation de l'outil est limitée par la nécessité pour l'homme de prendre du repos une fois son énergie quotidienne dépensée. Le remplacement progressif de l'outil par la machine constitue donc une étape, voire une rupture très importante dans l'histoire du progrès technique. Face à la nouveauté, les hommes s'interrogent. D'où l'irruption de la discussion relative à l'adaptation dont les termes sont rappelés par Arendt.

Mais, selon elle, cette question ne se pose pas vraiment ou, plutôt, la réponse est, en effet déjà connue car, concernant la relation d'adaptation de l'homme à la technique, ce qui est valable pour la machine l'était déjà pour l'outil. En effet, l'homme est un être conditionné au sens où son existence est soumise à des conditions. Celles-ci sont tout autant naturelles qu'artificielles : l'air que l'on respire aussi bien que nos moyens de locomotion font partie de nos conditions de vie et nous n'avons donc pas d'effort particulier d'adaptation à produire dans la mesure où l'ajustement entre elles et nous se produit malgré nous. Nous n'avons pas plus à nous adapter à l'oxygène qu'à la voiture ou au tournevis dans la mesure où cela s'impose à nous et que nous ne pouvons pas faire sans. Notre environnement immédiat se révèle tout autant technique que naturel. D'où « *l'homme s'est adapté à un milieu de machines dès le moment où il les a inventées.* », que l'on pense à l'automobile, au réfrigérateur ou au téléphone portable.

Dans la deuxième partie, Arendt remarque que si la question est apparue avec les machines, c'est en raison de leur différence d'avec le simple outil. Cette question ne s'était pas posée concernant l'outil. Il aurait en effet été absurde de le faire puisque, précisément, l'outil est le prolongement du corps de l'homme et de la main en particulier. A l'origine, l'outil est assimilable à l'instrument, c'est-à-dire un objet fabriqué par la main et pour l'usage de la main. Il est donc, de fait, adapté à l'homme. Un instrument mal adapté ou auquel l'homme ne s'adapte pas n'est tout simplement pas un outil, ou bien, c'est un outil raté, mal conçu, inefficace et bon à jeter !

Si la question est apparue avec les machines, c'est en raison de leur différence d'avec le simple outil. Comme rappelé ci-dessus, la machine ne peut plus être simplement pensée comme le prolongement du corps et le médiateur de sa force. La machine est en partie autonome et ne se contente pas de démultiplier la force humaine (comme le tournevis ou la pince) mais bien de substituer à son emploi des énergies naturelles bien supérieures. Du coup, la relation entre l'homme et la technique évolue. L'homme se met au service de la machine. Il en épouse le rythme. On ne peut pas arrêter, comme cela, une chaîne de production dans une usine ! C'est pourquoi les pauses doivent être prises en fonction du rythme des machines et que tous les gestes de l'opérateur sont minutés en fonction d'elles.

De son côté, le menuisier qui utilise des outils imprime le rythme qu'il souhaite car l'usage des instruments dépend directement de sa main. On notera que le constat d'Arendt ne s'appuie pas sur le degré de sophistication et de complexité de la machine. Même « *la machine la plus primitive guide le travail corporel* » alors que « *l'outil le plus raffiné reste au service de la main qu'il ne peut ni guider ni remplacer* ». Ce qui confirme l'idée selon laquelle il existe bien une différence de nature entre machine et outil qui n'est pas liée à leur sophistication respective mais davantage à la relation au corps de l'ouvrier ou de l'artisan qu'ils induisent.

Pour finir, il est important de remarquer qu'Arendt ne formule pas réellement de critique du machinisme (de l'avènement de la machine) et qu'elle se garde bien de généraliser son propos en prononçant l'aliénation de l'homme à son environnement technique : « *Cela ne veut pas dire que les hommes en tant que tels s'adaptent ou s'asservissent à leurs machines ; mais cela signifie bien que pendant toute la durée du travail à la machine, le processus mécanique remplace le rythme du corps humain.* » prend-elle soin de préciser. Sans doute, faut-il comprendre par là que la machine, en tant que telle, n'est pas dangereuse et qu'il ne faut pas la diaboliser mais qu'il est néanmoins nécessaire de s'interroger sur l'usage que nous souhaitons en faire et régler celui-ci par la prise en compte de la portée existentielle de la relation que l'homme noue avec les objets de sa fabrication.

Doit-on, avec Arendt, se méfier des machines ?

La technique désigne l'ensemble des outils organisés et construits par l'homme. Par la régularité inflexible de son fonctionnement, la technique peut inspirer une sorte de crainte face au déroulement réglé et immuable de ses opérations. En ce sens, elle fascine l'homme et l'inquiète, bien qu'il en soit l'inventeur et l'utilisateur. Tout le paradoxe est là. En effet, comment expliquer que l'homme soit effrayé par ce qu'il a créé et dont il est le maître ? Cette peur est-elle irraisonnée ou justifiée ? Que peut craindre l'homme dans le spectacle de sa propre perfection créatrice ? Lors même, comment comprendre qu'il puisse *falloir* avoir peur de la technique ? Ce qu'il nous faut essayer de comprendre ici, c'est donc en quoi les machines peuvent nous faire peur et dans quelle mesure il faut se garder d'elles. Nous examinerons donc d'abord en quoi la technique peuvent nous faire peur, pour ensuite interroger le bien-fondé de cette peur, afin de découvrir ce qu'elle révèle ou ce qu'elle cache.

La machine, dans la mesure où elle est un objet artificiel, entre en force dans l'univers humain. Elle représente pour l'homme un triple risque, c'est-à-dire la possibilité d'une triple blessure. Blessure physique d'abord qui fait naître la peur devant l'objet dont le bruit et la fureur accompagnent le danger objectif. A cet égard, font peur le laminoir, la scie électrique, la machine à vapeur, cette « bête humaine » et tous ces monstres inventés par l'ère industrielle. Blessure symbolique ensuite liée au fait que la machine travaille à la place de l'ouvrier et risque de le mettre au chômage (comme le craignaient les ouvriers textiles détruisant les premiers métiers à tisser mécaniques ou comme le craignent aussi les ouvriers du livre). Blessure métaphysique enfin liée à une peur plus fondamentale sur ce que peuvent devenir les objets techniques et sur le terrifiant passage de l'automatisme à l'autonomie qu'illustrent les aventures du Docteur Frankenstein ou celles de *2001, l'Odyssée de l'espace*.

A cette triple peur répond une triple consolation. Premièrement, pour être à l'abri de l'accident, il faut savoir utiliser les machines, s'habituer aux étincelles du laminoir ou aux bruits assourdissants de la machine à vapeur, en n'oubliant pas que toute machine peut toujours être arrêtée. Deuxièmement, la technique est créée pour libérer l'homme des tâches asservissantes, pour gagner du temps et de la puissance. Elle est créée pour le confort de son utilisateur et vise essentiellement à le servir. Troisièmement, le passage de l'automatisme à l'autonomie est un leurre de science-fiction. Même la plus automatique des machines reste dépendante de l'homme pour sa conception, sa fabrication et sa réparation. Il n'y a pas de machine à réparer les machines et aucun mécanisme ne peut se donner à lui-même ses propres lois. Comme le remarque Kant au § 65 de la *Critique de la faculté de juger* : « *Dans une montre une partie est l'instrument du mouvement des autres, mais un rouage n'est pas la cause efficiente de la production d'un autre rouage ; certes une partie existe pour une autre, mais ce n'est pas par cette autre partie qu'elle existe. (...) Dans une montre, un rouage ne peut pas en produire un autre et encore moins une montre d'autres montres, en sorte qu'à cet effet elle utiliserait d'autres matières ; c'est pourquoi elle ne remplace pas d'elle-même les parties qui lui ont été ôtées, ni ne corrige leurs défauts (...) ou se répare elle-même lorsqu'elle est déréglée.* » Contrairement à l'être organisé qui possède une « *force formatrice* », remarque Kant, la machine ne possède qu'une « *force motrice* ».

Le triple risque que croit courir l'homme peut donc être évité par la prudence et par la réflexion sur la nature de la technique. A l'abri de ce triple risque, l'homme peut bâtir, en même temps que des machines, le projet de mieux vivre, libéré des tâches ingrates ou épuisantes. La technique est en ce sens le propre de l'intelligence humaine qui se crée les moyens de mieux s'épanouir grâce au temps qu'elle permet de gagner, comme l'espère Descartes dans la sixième partie du *Discours de la méthode*.

La certitude confiante du défenseur des machines qui croit au progrès et à la libération par les machines oublie une chose : cette libération ne vaut que si elle est totale. Si le passage de l'automatisme à l'autonomie est une crainte infondée et s'il est établi que la machine ne peut pas se donner ses propres lois, demeure la réalité d'une machine imposant ses contraintes à l'homme, comme l'illustrent *Les Temps modernes*, de Chaplin ou *L'Etabli* de Robert Linhart, où l'ouvrier en vient à « ruser » avec la chaîne pour arracher à sa cadence infernale le temps et le plaisir d'une cigarette...

Face à cette confiance aveugle, la vigilance exige alors que l'on ait peur et pas seulement qu'on soit angoissé : la peur n'est pas seulement virtuelle mais réelle si l'on admet l'urgence d'une situation liée à la mécanisation intégrale de l'existence et du labeurs humains où cette question sonne comme une alarme. Mais ce cri d'alarme vise à mettre en garde non pas contre les outils techniques mais contre l'utilisation qu'en fait l'homme. Combien d'ouvriers asservis à la machine pour fabriquer des voitures qui les libéreront peut-être de la contrainte de la distance s'ils les conduisent un jour ?

La véritable peur face à la machine apparaît donc si son utilisation dévoyée entraîne le renversement du couple moyens / fins, l'homme devenant l'outil de la machine. Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt remarque le caractère pervers de la libération par les machines : « *Dans le même temps, nous nous sommes montrés assez ingénieux pour trouver les moyens de soulager la peine de vivre à tel point qu'il n'est plus utopique de songer à éliminer le travail du nombre des activités humaines. Car dès à présent, le mot travail est trop noble, trop ambitieux pour désigner ce que nous faisons ou croyons faire dans le monde où nous sommes. Le dernier stade de la société du travail, la société d'employés, exige de ses membres un pur fonctionnement automatique.* » Il semble donc qu'il faille avoir peur des machines dans la mesure où il est à craindre que les hommes se soumettent sans conditions à un asservissement à peine masqué par la libération qui l'a engendré.

Renverser les priorités entre les moyens et les fins, c'est concevoir des objets que pourront fabriquer les machines et non plus des machines qui pourront fabriquer des objets. Dès lors, l'utilisateur, transformé en machine de la machine, devient l'outil d'accomplissement de sa fonction. Le véritable risque est donc que les machines transforment les hommes en machines, c'est-à-dire en choses ayant abdiqué leur liberté.

Le risque que court l'homme par la machine, c'est donc de perdre son humanité en devenant chose parmi les choses, machine parmi les machines. Sartre, au chapitre II de *L'Être et le néant* produit une description de la gestuelle du garçon de café, figé comme une chose dans une attitude de « mauvaise foi » et compare cet homme à une machine : « *le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate (...) Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix mêmes semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses.* »

L'homme, par peur de son propre néant, se fait machine, se fait chose : il substitue à l'angoisse qui caractérise le pour-soi la fixité rassurante de l'en-soi auquel il aspire. La peur engendrée par la technique est donc plus complexe qu'une peur immédiate. En effet, le risque fondamental que fait courir la machine à l'homme est une tentation de se faire machine, tentation qui rassure l'angoisse fondamentale de la liberté. S'il faut avoir peur des machines, ce n'est pas à cause de la déshumanisation première qu'elles provoquent par l'abrutissement d'un travail répétitif mais par la déshumanisation fondamentale qu'elles ouvrent à l'homme, celui-ci se faisant chose pour échapper à sa liberté.

Par-delà l'angoisse d'un monde hors maîtrise, qui demeure une illusion dans la mesure où l'homme est toujours l'ultime utilisateur des machines, la peur ainsi définie est en fait une peur de la peur. La peur que l'on doit avoir n'est pas un appel à trembler devant le monde moderne mais un appel à la vigilance de celui qui craint de renoncer à son angoisse fondamentale et constitutive. La peur qu'il faut avoir face aux machines n'est pas une peur des objets qu'elles sont mais une peur, qui est une sauvegarde, du risque qu'elles font courir à l'homme s'il se laisse aller à les imiter. Ce n'est pas tant le téléphone portable qui est à craindre, que son utilisateur servile incapable de l'éteindre.



« C'est pas simple à décrire une chaîne. C'est pas simple d'arriver à cinq heures moins le quart et puis de... de te dire que là, vite que je fume une cigarette, je mets mon tablier, je prends mes outils, je me dis une dernière cigarette avant la sonnette. Et c'est triste, c'est triste. Tu ne penses plus au travail que tu fais. Tu y penses, mais c'est machinalement. C'est tout par réflexes. Tu sais qu'il faut mettre une agrafe à gauche, une agrafe à droite. Tu engueules ton agrafeuse quand elle va mal, tu t'engueules toi-même. T'arrives à t'engueuler toi-même quand tu te blesses, alors que c'est pas de ta faute.

Ce qui est dur en fin de compte, c'est d'avoir un métier dans les mains. Moi, je vois, je suis ajusteur, j'ai fait trois ans d'ajustage, pendant trois ans j'ai été premier à l'école... Et puis, qu'est-ce que j'en ai fait ? Au bout de cinq ans,

je peux plus me servir de mes mains, j'ai mal aux mains. J'ai un doigt, le gros, j'ai du mal à le bouger, j'ai du mal à toucher Dominique le soir. Ça me fait mal aux mains. La gamine, quand je la change, je peux pas lui dégrafer ses boutons. Tu sais, t'as envie de pleurer dans ces coups-là. Ils ont bouffé tes mains. J'ai envie de faire un tas de choses et puis, je me vois maintenant avec un marteau, je sais à peine m'en servir. C'est tout ça, tu comprends. T'as du mal à écrire, j'ai du mal à écrire, j'ai de plus en plus de mal à m'exprimer. Ça aussi, c'est la chaîne...

C'est dur de... Quand t'as pas parlé pendant neuf heures, t'as tellement de choses à dire, que t'arrives plus à les dire, que les mots arrivent tous ensemble dans la bouche et puis tu bégayes, tu t'énerves, tu t'énerves, tout...

C'est de la faute des montages qui sont mal faits. Mais c'est comme ça. Le chef vient, il t'engueule parce que le boulot est mal fait... Tout le monde en à rien à foutre, j'en suis certain. Tout le monde, tout le monde s'en fout...

Et ce qui t'énerve encore plus c'est ceux qui parlent de la chaîne et puis qui ne comprendront jamais que tout ce qu'on peut dire, que toutes les améliorations qu'on peut lui apporter c'est une chose, mais que le travail, il reste...

C'est dur la chaîne. Moi maintenant, je peux plus y aller. J'ai la trouille d'y aller. C'est pas le manque de volonté, c'est la peur d'y aller. La peur qui te mutile encore davantage... La peur que je puisse plus parler un jour, que je devienne muet...

Et puis quels débouchés on a ? Je suis rentré à 18 ans chez Peugeot en sortant de l'école... Je te dis, j'ai tellement mal aux mains, mes mains me dégoutent tellement. Pourtant, je les aime tellement mes mains. Je sens que je pourrais faire des trucs avec. Mais j'ai du mal à plier les doigts. Ma peau s'en va. Je veux pas me l'arracher, c'est Peugeot qui me l'arrachera. Je lutterai pour éviter que Peugeot me l'arrache.

C'est pour ça que je veux pas qu'on les touche mes mains. C'est tout ce qu'on a. Peugeot essaie de nous les bouffer, de nous les user. Et bien on lutte pour les avoir. C'est de la survie qu'on fait. »

